

Les beaux sentiments en Littérature

Il y a une querelle du roman. Elle dure depuis que le roman existe et le roman existe depuis très longtemps. A certaines époques, la crise devient aiguë, c'est-à-dire qu'on se fait, entre écrivains, des reproches sanglants et fielleux. Aujourd'hui, la querelle du roman est volontiers symbolisée par les apophlegmes de M. André Gide, romancier de tirage et de talent moyens, extraordinairement surfait, qui s'est procuré une renommée d'une nature à part, sur laquelle on n'insiste pas.

Parmi les littérateurs de profession peu de personnes mettent en doute le talent de M. André Gide. Dans des cantons fort éloignés l'un de l'autre, M. Henri de Régnier et M. Denis Saurat ont tenté des efforts louables pour faire ressortir ce qu'il y a de gris, de terne, d'ennuyeux et de déroutant dans l'œuvre de M. André Gide. Pour ma part, je tiens ses *Nourritures terrestres* pour le livre le plus fastidieux qui ait vu le jour depuis les temps de Georges Ohnet, lequel avait du moins le sens de la mise en scène.

Mais laissons tout cela. Un des axiomes les plus chers à M. André Gide, celui qui contribue le plus à brouiller les idées de certains débutants, mérite une mention spéciale : « Ce n'est pas, assure M. André Gide, avec les beaux sentiments que l'on fait de la bonne littérature. » Que faut-il entendre par là ? Qu'est-ce que ces beaux sentiments, si dédaigneusement relégués dans les limbes de la littérature médiocre ?

* *

Très certainement les sentiments propres, normaux, d'une inspiration élevée. Pour intéresser M. Gide et la séquelle de jeunes qui suivent ce mauvais berger, il faut qu'une dose de démonialité — il l'a dit maintes fois — intervienne dans le progrès moral et psychologique des personnages. Cela mène très loin, du côté de l'absurde; du scandaleux, du ridicule, du monstrueux. Dans un des romans de M. Gide on voit quelqu'un commettre un assassinat, pour rien, pour le plaisir. C'est un exemple d'acte « gratuit », soi-disant dépouillé de cause, de nature exclusivement esthétique.

Ces dépravations puérides montrent leurs ficelles par tous les bouts. Ce fameux « acte gratuit », si délicieusement démoniaque, n'est qu'un acte artificiel et hors nature, soumis au déterminisme rigoureux d'un orgueil maladif qui cherche à se singulariser *per fas et nefas*. Il n'existe rien qui n'ait une cause, dans la littérature comme dans la vie. Avec tout son bagage de mauvaise conscience, M. Gide est le plus naïf, le plus candide des enfonceurs de portes ouvertes.

Sa prétention de confiner les beaux sentiments dans la littérature médiocre appelle l'indulgence et le sourire. On se demande parfois si M. André Gide n'est pas un humoriste méconnu — de lui-même. N'a-t-il pas découvert, à grand renfort d'exclamations admiratives, des œuvres comme le *Tom Jones* de Fielding ? Un de ces jours, il découvrira Lucien, Rabelais, Corneille, Cervantes. On se plaint parfois que les « jeunes » soient légèrement dépourvus de lettres. À l'appui de cette thèse, on pourrait alléguer leur admiration pour M. André Gide et ses découvertes. Où est le temps où Mallarmé se plaignait tristement « d'avoir lu tous les livres » ? C'est un reproche qu'on n'adressera jamais à M. André Gide.

* * *

D'un trait de plume, il supprime les sommets d'Eschyle, de Sophocle, de Milton, de Chateaubriand, d'Homère. J'ai beau me faire une âme aussi démoniaque que possible, je n'arrive pas à réprouver tant de pages sublimes. Quoi ! les adieux d'Hector et d'Andromaque ne seraient que de la littérature de patronage ! Et la fameuse réponse de Sarpédon ?

Elle a pourtant, même en dehors de l'homérisme, une assez belle histoire. Le premier ministre anglais, qui devait signer le traité enlevant le Canada à la France, était vieux et malade. Son secrétaire hésitait à lui imposer la fatigue de relire avec attention tant d'articles précis et importants. Mais le vieux lord se releva péniblement sur sa couche et, en exigeant qu'on lui apportât le traité, pour en prendre une connaissance détaillée, il répéta le discours mis par Homère dans la bouche de Sarpédon. C'est un des passages les plus illustres de la littérature à beaux sentiments, odieuse à M. André Gide.

Sarpédon, fils de Jupiter et roi des Lyciens, s'apprête à affronter Patrocle. Il sait sans doute que cette rencontre lui sera fatale. Sans doute lui conseille-t-on de s'abstenir. Mais voici ce qu'il répond à Glaucus : « Glaucus, pourquoi sommes-nous si respectés dans la Lycie ? Pourquoi nous donne-t-on les premières places, les portions les plus honorables, et les plus grandes coupes dans les festins ? Pourquoi nous regarde-t-on comme des dieux ? Montrons-nous dignes de ces glorieux privilèges, en nous exposant les premiers à la tête de nos Lyciens, afin que ces généreux guerriers soient forcés de dire : en vérité, nos rois ne gouvernent pas sans gloire la fertile Lycie ; c'est avec justice qu'ils se nourrissent de l'élite de nos troupeaux et qu'ils boivent

nos vins les plus délicieux ; ils ne les boivent pas en rois fainéants, mais seulement que la table ; voyez les effets de leur courage, ils s'exposent les premiers à tous les périls — encore, si en nous dérochant aux dangers de cette sanglante guerre, nous étions assurés de vivre exempts des incommodités de la vieillesse et de devenir immortels, je ne viendrais ni affronter ces hasards, ni vous conseiller de vous y exposer vous-même, quelque gloire que vous y dusiez acquérir ; mais puisque les destins nous ont ouvert mille et mille portes pour aller à la mort, et qu'il n'y a point d'homme qui se puisse dérober à cette nécessité fatale, allons aux ennemis ; par notre défaite nous relèverons leur gloire ou ils honoreront notre triomphe par la leur. »

Deux mille ans plus tard, l'écho de ces beaux sentiments était assez fort pour encourager un mourant à faire son devoir jusqu'au bout.

René Johannet